

## *Rêveries du promeneur solitaire,* texte sans destinataire ?

Yurie YASUDA

### **Introduction : lecteurs abandonnés ?**

Comme Yannick Séité et maints rousseauistes le font remarquer<sup>1</sup>, les *Rêveries du promeneur solitaire*<sup>2</sup>, dans lesquelles Rousseau déclare « je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi » et détourne son regard de ses lecteurs potentiels de façon ostentatoire, comptent pourtant un grand nombre d'adorateurs. Au contraire, les *Dialogues (Rousseau juge de Jean-Jacques)*, par lesquels l'auteur espérait être lu avec une grande attention, restent méconnus du grand public, y compris des chercheurs.

Ce contraste serait clair à la première vue : Rousseau n'écrit les *Dialogues* que pour autrui, dans le but de persuader les lecteurs de son innocence, et ainsi de se défendre contre les diffamations de ses ennemis. Dans la préface, l'auteur souligne « la douleur » et « la détresse <sup>3</sup> » accompagnées de la rédaction de cet ouvrage apologétique, car celle-ci n'a pas laissé de lui rappeler toutes les peines qu'il avait souffertes dans cette « affaire ». Ce texte, ayant *a priori* pour objectif de persuader ses contemporains, demeure dans l'ombre malgré tout. Dès le début des *Rêveries*, Rousseau ne cesse

---

<sup>1</sup> Yannick Séité, « À qui s'adresse Rousseau dans ses *Rêveries du promeneur solitaire* ? », conférence donnée le 1<sup>er</sup> novembre 2016.

« Au grand nombre des destinataires virtuels de *Rousseau juge de Jean-Jacques* s'oppose spectaculairement l'absence de toute destinataire autre que l'auteur des *Rêveries*... Quel usage un lecteur réel peut-il alors bien faire de ce texte où nulle place en creux ne lui est ménagée ? [...] Le paradoxe est que s'il s'est trouvé et se trouve fort peu de lecteurs de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, il s'en est trouvé et s'en trouve beaucoup pour se délecter des *Rêveries du promeneur solitaire* ».

<sup>2</sup> Nous désignons désormais cette œuvre par *Rêveries* dans cet article. Toutes les œuvres de Rousseau sont citées dans l'édition d'*Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I-V, 1959-1995. Nous notons cette édition comme OC, suivi de l'indication du tome en chiffre romain. Nous ne spécifions pas le nom de l'auteur lorsque nous citons l'œuvre de Rousseau. Nous faisons usage de l'orthographe moderne.

<sup>3</sup> *Rousseau juge de Jean-Jacques. Dialogues*, OC, tome I, p. 664.

de souligner qu'il n'a plus, dans cet ouvrage, l'intention de s'adresser aux lecteurs de son temps. En effet, l'incipit de ses *Rêveries* est une phrase aussi frappante que pathétique : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même<sup>4</sup> ».

De la sorte, il paraît se dire qu'il n'écrit ses « rêveries que pour [lui]<sup>5</sup> ». Dans la huitième promenade est visible le désespoir qui explique cette négligence à l'égard des lecteurs : « après avoir vainement cherché dix ans un homme il fallut éteindre enfin ma lanterne [...]. Alors je commençai à me voir seul sur la terre [...] »<sup>6</sup>. Rousseau quitte ses contemporains, car ce Diogène moderne n'a pu finalement trouver aucun « homme » parmi eux. Toutefois, les *Rêveries*, même si Rousseau n'avait pas l'intention de les publier, eurent un grand impact sur la génération suivante, surtout chez les romantiques.

Faut-il cependant prendre à la lettre ce caractère monologué que l'écrivain attribue explicitement à cette œuvre ultime ? Rousseau abandonne-t-il effectivement le lecteur de ses *Rêveries* ? Si tel n'est pas le cas, comment peut-on comprendre le décalage qu'il paraît y avoir entre la *destination* initiale et le *destin* effectif de cet ouvrage ? Cet article se propose d'examiner ces deux questions.

## **1. La différence de l'attitude de Rousseau — de « parler à Dieu » à « parler comme Dieu »**

Avant de passer à l'analyse des *Rêveries*, il convient d'examiner la différence repérable entre les trois textes autobiographiques, à savoir *Les Confessions*, les *Dialogues* et les *Rêveries*. Cette comparaison préliminaire nous permettra de saisir la singularité des *Rêveries*.

---

<sup>4</sup> *Rêveries*, OC, tome I, p. 995.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 1001.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 1078.

En effet, Rousseau lui-même situe ses *Rêveries* comme « un appendice [d]es *Confessions* ». Les *Confessions* et les *Rêveries* partagent certains épisodes autobiographiques ; mais chaque œuvre les met en scène différemment. Ce décalage narratif a intéressé de nombreux chercheurs, qui analysent des épisodes tels que le vol du ruban de Marion, le séjour à l'île de Saint-Pierre, etc. par la comparaison des passages concernés<sup>7</sup>. Sans aucun doute, il existe des similitudes entre les *Dialogues* et les *Rêveries*. Comme le remarque Marcel Raymond<sup>8</sup>, les *Rêveries* se rédigent sous l'influence des *Dialogues*. Le désespoir dans lequel Rousseau est plongé, lors de la rédaction de « l'histoire du précédent écrit » des *Dialogues*, fait écho à la mélancolie de la première promenade, à la réserve que cette dernière a une tonalité plus calme et moins âpre. Dans cette étude, nous espérons retracer la différence, sinon la transition, de la posture de Rousseau, des *Confessions* aux *Rêveries*. Dans cette perspective, nous nous intéressons à la figure de Dieu, qui apparaît dans tous ces trois ouvrages.

En premier lieu, Dieu figure parmi les auditeurs des *Confessions*, comme en témoigne l'incipit de cet ouvrage :

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant *le souverain juge*. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. [...] Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. *Être éternel*, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables [...] <sup>9</sup>.

Gardons à l'esprit que dans ce passage, Rousseau s'adresse aux lecteurs mortels ; pour réfuter l'accusation portée contre lui, il lui

---

<sup>7</sup> Par exemple, voir Marie-Hélène Cotoni, « La voix narrative dans les *Rêveries du promeneur solitaire* », *Cahiers de Narratologie*, n° 10.1, 2001, pp. 297-306 et Tzvetan Todorov, *Frère bonheur : essai sur Rousseau*, Hachette, 1985.

<sup>8</sup> « Mais les *Rêveries du Promeneur solitaire* ont partie liée avec les *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques* » (Marcel Raymond, Introduction des *Rêveries du promeneur solitaire*, OC, tome I, p. LXXXII).

<sup>9</sup> *Les Confessions*, OC, tome I, p. 5. C'est nous qui soulignons.

fallait convaincre ses « semblables<sup>10</sup> ». À ceci près, le texte rend aussi nécessaire la présence du destinataire divin, comme le montre l'emploi du champ lexical de la confession et la dévotion, dans le préambule de manuscrit de Neuchâtel des *Confessions*<sup>11</sup>. Dans la déclaration hardie citée ci-dessus sont visibles les traces d'une tradition littéraire influencée par confession religieuse, telle qu'elle existe depuis Saint-Augustin. Mais il convient aussi de remarquer qu'au fur et à mesure, l'attention de Rousseau se dirige vers les lecteurs réels, soit les lecteurs contemporains, soit les lecteurs futurs. Autrement dit, à l'examen sincère de soi se greffe une apologie, adressée à ses contemporains dans le but de se prémunir contre les mauvaises réputations (surtout dès la seconde partie des *Confessions*). Cette tentative de s'expliquer finit par un fiasco que l'auteur lui-même raconte : il tenta de lire son œuvre à quelques salons sans succès, jamais ne se faisant écouter. Cet insuccès de la lecture publique duquel il rend compte à la fin des *Confessions* révèle qu'il échoua dans sa tentative de dévoiler une part de sa vérité.

Aux *Dialogues* se voit ajouté un texte annexe tel que « l'histoire du précédent écrit », où la figure divine se présente de façon cruciale. Dans cette « histoire », l'auteur raconte sa situation terrible ; quand il rédigeait les *Dialogues*, Rousseau, hanté par un délire, s'est imaginé que l'on a cherché à lui voler son manuscrit afin de l'altérer. Pour soustraire les *Dialogues* à ses ennemis, il tentait de trouver l'ami fidèle qui conserve et garde son manuscrit mais en vain : « [d]ans cette situation, trompé dans tous mes choix et ne trouvant plus que perfidie et fausseté parmi les hommes [...]»<sup>12</sup> ». Résolu à « [s]e confier uniquement à la providence » et à « remettre à elle seule l'entière disposition du dépôt<sup>13</sup> », il se rend le samedi 24 février 1776

---

<sup>10</sup> « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi » (*Ibid.*, p. 5).

<sup>11</sup> « [...] jamais la dévote la plus craintive ne fit un meilleur examen de conscience que celui auquel je me prépare ; jamais elle ne déploya plus scrupuleusement à son confesseur tous les replis de son âme que je vais déployer tous ceux de la mienne au public » (*Les Confessions*, manuscrit de Neuchâtel, OC, tome I, p. 1153).

<sup>12</sup> *Les Dialogues*, OC, tome I, p. 977.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.978.

sur les deux heures, à Notre-Dame, avec le paquet contenant son manuscrit remis au net, dans l'intention de le déposer à l'autel de l'église.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptais pénétrer dans le Chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai passer plus bas par l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avais jamais remarquée et qui séparait de la nef la partie des bas-côtés qui entoure le Chœur. Les portes de cette grille étaient fermées, de sorte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler était vide et qu'il m'était impossible d'y pénétrer. Au moment où j'aperçus cette grille je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, et ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Église me parut avoir tellement changé de face que doutant si j'étais bien dans Notre-Dame [...] <sup>14</sup>.

La porte est fermée, une grille le barre ; il est littéralement « bloqué ». Son émotion extrême va jusqu'à « [l']apoplexie », mais ce « bouleversement » résulte peut-être moins du simple fait que la porte était par hasard fermée que de la signification symbolique dont se voit doté cet accident pour lui. Aux yeux de Rousseau, cette grille fermée semble signaler que Dieu lui interdit cette offrande que sont les *Dialogues*. Au-delà du simple obstacle qui l'empêche d'entrer dans l'église, cette « grille » devient un symbole de rejet. C'est Rousseau lui-même qui avoue cette interprétation délirante : « [d]'autant plus frappé de cet obstacle imprévu que je n'avais dit mon projet à personne, je crus dans mon premier transport voir concourir le Ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes [...] <sup>15</sup> ».

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, pp. 979-980.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 980. Notre analyse est inspirée par Michel Foucault. Voir Michel Foucault, *Dits et écrits*, tome I [1954-1969], Gallimard, 1994, p.178. « Mais chaque fois se dresse un obstacle : l'indifférence du public, l'incompréhension de l'homme de lettres, et surtout, modèle et symbole de tous les autres, la grille, si visible mais inaperçue, qui entoure le chœur de l'église. Tous ces barrages eux-mêmes ne sont que le reflet, dans le monde réel, de cette limite qui repoussait indéfiniment, dans la fiction des *Dialogues*, la redécouverte de J.-J. Rousseau ».

Reprenant sa tentative de transmission de sa vérité, échouée dans *les Confessions*, Rousseau se heurte cette fois au refus de Dieu.

Les *Rêveries* commencent là où les *Dialogues* se terminent, c'est-à-dire lors de l'abandon total de son projet de transmission de la vérité.

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime<sup>16</sup>.

Comme Jean Guéhenno l'écrit<sup>17</sup>, ce « donc » ouvrant les premières lignes des *Rêveries*, fait retentir son désespoir. Pourtant, ces lignes montrent aussi une sorte de détachement : au lieu de lutter contre des ennemis invisibles jusqu'à l'épuisement (comme il a fait dans *les Confessions* et les *Dialogues*), il déclare délaisser tout espoir de se comprendre pour se soumettre à la providence. Abandonné par ses contemporains, Jean-Jacques prend le parti de les quitter et de ce fait, participe à approfondir le fossé qu'il y a entre eux et lui. Or il est remarquable que dans les *Rêveries* aussi se montre la figure de Dieu. Cette fois, le Dieu n'est plus un juge souverain du tribunal suprême, ni un être sévère qui rejette Rousseau :

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, *pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même [...]*<sup>18</sup>.

Il emploie le mot « Dieu » au sein d'une figure de style, la métaphore ; c'est au fond d'un désespoir et dans la certitude que rien ne peut aggraver sa situation misérable, qu'il trouve enfin la paix, « impassible comme Dieu même ». Il est surprenant que Rousseau se

---

<sup>16</sup> *Rêveries*, OC, tome I, p. 995.

<sup>17</sup> « Ce *donc* qui éclate, au premier temps de la plainte, comme un accord au début d'une symphonie, pour en fixer la tonalité, conclut une longue ratiocination, une longue angoisse.... Ce *donc* achève toute une vie » (Jean Guéhenno, « la Dernière Confession de Jean-Jacques », *La Nouvelle Revue Française*, n° 35, novembre 1955, cité dans une note d'OC). Voir tome I, p. 1763.

<sup>18</sup> *Rêveries*, OC, tome I, p. 999. C'est nous qui soulignons.

compare à Dieu paradoxalement lorsqu'il est au comble du malheur<sup>19</sup>.

Rousseau, qui, d'abord dans ses *Confessions*, se présente fièrement devant le Dieu-juge, avant d'essuyer un rude rejet par ce dernier dans les *Dialogues*, aboutit à se voir comme « Dieu » dans l'abandon de tout espoir : *impassible comme Dieu*, Rousseau serait content de ses propres *Rêveries*.

## 2. Des clins d'œil furtifs : la place du lecteur dans les *Rêveries*

Compte tenu des éléments que nous avons examinés dans la première partie, il n'est pas étonnant que l'on tienne les *Rêveries* pour un texte qui ne suppose aucun lecteur (au moins hormis lui-même). D'ailleurs, Rousseau lui-même expose cette attitude — son refus d'être lu — de manière aussi fréquente qu'explicite :

Sitôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte, et même ce retour ne pouvant plus être réciproque me serait désormais bien inutile. Les hommes auraient beau revenir à moi, ils ne me retrouveraient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me serait insipide et même à charge, et *je suis cent fois plus heureux dans ma solitude, que je ne pourrais l'être en vivant avec eux*. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourraient plus germer derechef à mon âge ; *il est trop tard*<sup>20</sup>.

Même si le public (c'est-à-dire des lecteurs, repentis de sa conduite), cherchait à rétablir son amitié pour lui, « il est trop tard », dit-il d'un ton tranchant. Pourquoi ? Parce que le « dédain » a germé dans son cœur, à la suite d'un traitement cruel que le public lui a fait subir. Il ne se sent vraiment heureux que dans sa « solitude ». Quoi

---

<sup>19</sup> Le thème de l'identification de soi à la figure de Dieu resurgit dans la cinquième promenade. « De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure *on se suffit à soi-même comme Dieu* » (*Ibid.*, p. 1047). Nous soulignons.

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 997-998. C'est nous qui soulignons.

qu'il en soit, Rousseau fait semblant de ne plus se soucier d'autrui, ni du public, ni du lecteur.

Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère et sincère que j'appelai jadis mes *Confessions*. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même et à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. [...] <sup>21</sup>.

Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y sera beaucoup question de moi, parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. [...] Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes *Confessions*, mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter <sup>22</sup>.

La fréquence du déictique tel que « *ma vie* », « *m'occuper que de moi* », « *mes Confessions* », « *m'étudier moi-même* » semble révéler l'indifférence profonde de l'auteur à la présence de son lectorat ; c'est pour cela qu'il déclare ne plus donner aux *Rêveries* le titre de « *Confessions* ». Tandis que dans ces dernières, il se tourne vers les hommes <sup>23</sup>, dans les *Rêveries*, Rousseau ne s'intéresse plus qu'à lui-même : « Je fais la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivait ses essais que pour les autres, et je n'écris mes rêveries que pour moi <sup>24</sup> ».

Sa tentative « [d'] appliquer le baromètre à son âme <sup>25</sup> » doit se réaliser sans recourir aux lecteurs. Pour autant, les lecteurs sont-ils vraiment abandonnés ? Paraissant se dérouler au fil des méditations solitaires, au gré des promenades de l'auteur, ce texte n'a-t-il

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 999. C'est nous qui soulignons.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.1000.

<sup>23</sup> « qu'un seul te dise, s'il l'ose : *je fus meilleur que cet homme-là* » (*Les Confessions*, OC, tome I, p. 5).

<sup>24</sup> *Rêveries*, OC, tome I, p. 1001.

<sup>25</sup> « Je ferai sur moi-même à quelqu'égard, les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs » (*Ibid.*, pp. 1000-1001).

vraiment aucun autre destinataire, mis à part Rousseau lui-même ? Revenons à notre problématique de départ. Yannick Séité aborde le problème en étudiant le caractère spéculatif des *Rêveries* et nous suggère que quoique ces fragments ne soient pas destinés à un lectorat, ils ne cessent de nous fasciner par leur contenu susceptible de générer des réflexions philosophiques<sup>26</sup>.

Cependant, en examinant le texte de plus près, nous pouvons y voir des indices permettant de supposer, sans trop de difficulté, que l'auteur a conscience de son lectorat. À vrai dire, Rousseau sème les *Rêveries* des soins par lesquels il ménage ses lecteurs malgré sa gesticulation obstinée du refus. À preuve, examinons la façon dont l'écrivain raconte le fameux accident de Ménilmontant dans sa deuxième promenade.

Le 24 octobre 1776, au retour d'une promenade, il se fit renverser par un chien danois et perdit connaissance. Quand il reprend conscience, les témoins qui le secourent lui disent que « [l]e carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement, et [lui] aurait passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux ». Ensuite il écrit ainsi :

Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé, et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description<sup>27</sup>.

Le terme « voilà » mérite un examen attentif. En effet, il ne semble pas si insensé d'interpréter ce présentatif comme un signe qui présente quelque chose, éloigné du locuteur, à quelqu'un d'autre<sup>28</sup>.

---

<sup>26</sup> « Non destinées par leur auteur, les *Rêveries du promeneur solitaire* ont pourtant atteint des lecteurs non seulement parce qu'elles les charment — c'est là l'effet, le sortilège de la prose poétique que Rousseau invente dans ces pages — mais parce qu'elles proposent à leur intelligence des philosophèmes, des propositions inédites » (Séité, *op. cit.*).

<sup>27</sup> *Rêveries*, OC, tome I, p. 1005.

<sup>28</sup> Rappelons-nous le début des *Confessions* : « Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus » (*Les Confessions*, OC, tome I, p. 5. Nous soulignons). Quand il se présente devant Dieu, son premier mot est « voilà ».

On pourrait objecter que le locuteur n'adresse pas nécessairement ce mot « voilà » aux lecteurs mais plutôt à lui seul. Malgré tout, il est irréfutable qu'il vise à porter soi en scène. Ce soin de la représentation de soi ne manque pas de s'accompagner la prise de conscience de l'autrui. En outre, l'auteur se permet de détailler cet épisode en disant : « l'état auquel je me trouvais dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description ». Sans doute aurait-il pu se dispenser de ce type de prétexte, s'il n'écrivait ses *Rêveries* que pour son propre compte. Bref, ces phrases ne se produisent jamais si Rousseau ne présuppose pas de lecteur.

De même, dans la cinquième promenade, il décrit la félicité qu'il éprouva lors de son séjour sur l'île de Saint-Pierre et écrivit ainsi :

Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance ? *Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais*<sup>29</sup>.

Dans ce passage, Rousseau suppose ses lecteurs contemporains, en les appelant « tous les hommes de ce siècle ». Il invite les lecteurs à s'imaginer l'état de béatitude dans lequel il est plongé à cet endroit. Remarquons que ces phrases précèdent le tableau du séjour qu'il brosse d'un ton ravissant et séduisant<sup>30</sup> ; Rousseau « donne » (c'est-à-dire présente) la description de l'île de Saint-Pierre aux lecteurs. Il écrit en conditionnel (« je le *donnerais* »), mais au moins il lui reste l'espoir de se faire entendre, fût-ce faiblement.

---

<sup>29</sup> *Rêveries*, OC, tome I, p. 1042. C'est nous qui soulignons.

<sup>30</sup> « Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain » (*Ibid.*, p.1045). À propos de la description de l'état de bonheur dans la cinquième promenade, voir Guilhem Farrugia, *Bonheur et Fiction chez Rousseau*, Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2012.

Les marques du langage induisant un lecteur potentiel (dont plusieurs sont peut-être inconscientes) abondent dans les *Rêveries*. Contentons-nous d'en présenter un exemple. Dans la quatrième promenade, après avoir révélé les bonnes actions qu'il a faites dans son enfance et qu'il n'a pas mentionnées dans ses *Confessions*, Rousseau écrit :

Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre, et il m'en est arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes *Confessions* [...] <sup>31</sup>.

Par l'étalage de cette réticence, il suggère aux lecteurs sa bonté naturelle, au risque de dévoiler sa malhonnêteté <sup>32</sup>. Il est raisonnable d'y reconnaître son calcul en vue de persuader des lecteurs <sup>33</sup>.

Ainsi, comme nous l'avons examiné, les lecteurs ne sont pas entièrement délaissés, malgré l'auteur, qui conçoit ses *Rêveries* comme des monologues. Les *Rêveries*, qui ne s'adressent jamais directement aux lecteurs à la différence des *Confessions*, ne sont pas pour autant dépourvues de destinataire. Bien que Rousseau se délecte du plaisir paisible et constant <sup>34</sup> de l'écriture et de la lecture de son

---

<sup>31</sup> *Rêveries*, OC, tome I, pp. 1037-1038.

<sup>32</sup> L'auteur des *Confessions* déclare qu'il va « tout dire » maintes fois : « Je serai vrai ; je le serai sans réserve ; je dirai tout ; le bien, le mal, tout enfin » (*Les Confessions*, manuscrit de Neuchâtel, OC, tome I, p. 1153). S'il suit son principe fidèlement, la réticence ne doit pas exister. Le démasquage de la quatrième promenade est d'autant plus étonnant que le risque auquel il s'expose n'est pas négligeable, quoique Rousseau n'oublie pas de justifier sa réticence : « quand j'ai parlé contre la vérité qui m'était connue, ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes, et plus ou par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui » (*Ibid.*, tome I, p. 1038).

<sup>33</sup> À ces propos intéressants sont certaines phrases interrogatives dans les *Rêveries*. Par exemple, il écrit : « Eh ! comment pourrais-je garder les mêmes sentiments pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître », « Quel naturel résisterait sans altérer à une situation pareille à la mienne ? » (*Ibid.*, p. 1055). Il est possible qu'il cherche à se convaincre et s'excuser ; tout de même, dans ces questions monologuées, ne pourrait-on pas voir, pour ainsi dire, « l'art de persuader », qui œuvre, quoique secrètement ou implicitement, dans les *Rêveries* ?

<sup>34</sup> Notons que le plaisir et la paix qu'il prétend avoir trouvés, sont plus précaires qu'il n'y paraît. Contrairement à ce qu'il ne cesse d'affirmer (pour ne citer qu'un exemple : « Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas et je me suffis à moi-même [...] »), la huitième promenade, *ibid.*, p. 1075), Rousseau ne put jamais être réellement « seul ». La première promenade, dans laquelle il souligne tant son apaisement dans la solitude absolue, se termine ainsi : « qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence et d'achever mes jours en paix malgré eux » (*Ibid.*, p. 1001. Nous soulignons). Il est significatif que le dernier mot soit

propre texte, au détriment de son devoir de diffuser une vérité qu'il souhaite de défendre, il ne parvient pas fondamentalement à nier l'existence d'un lecteur. C'est au détour de ses promenades qu'il tourne son regard vers celui-ci, lui faisant des clins d'œil intermittents et furtifs.

### 3. « Connais-toi toi-même »

Si, à première vue, l'auteur des *Rêveries* paraît ignorer ses lecteurs, comme nous l'avons vu à travers plusieurs exemples, il ne les délaisse pas complètement et par conséquent, ne se défait pas de l'intention d'être lu. Passons désormais à la seconde problématique : pourquoi Rousseau a-t-il adopté l'attitude si compliquée à l'égard de ses lecteurs ?

Afin de traiter cette question, nous étudierons les quatrième et sixième promenades, dans lesquelles l'auteur fait un exercice d'introspection en se remémorant son passé. Au début de la quatrième promenade, qui aborde le problème de mensonge, Rousseau exprime une cause qui l'a invité à réfléchir à la question du mensonge :

[...] je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge, la promenade du lendemain, et j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise que, le *Connais-toi toi-même* du temple de Delphes n'était pas une maxime si facile à suivre, que je l'avais cru dans mes *Confessions*<sup>35</sup>.

Rousseau écrit de la difficulté de « se connaître », qu'il redécouvre lors de sa promenade. De plus, il reconnaît que l'exercice de se connaître est plus difficile « qu[«'il] l'avai[t] cru dans [s]es

---

« eux » ; paradoxalement, il met l'accent sur autrui, « eux », alors qu'il essaie d'oublier ses ennemis et de jouir de sa solitude. Autrement dit, c'est par l'acte même de l'exclusion qu'il les invite dans son monde des *Rêveries*. Comme s'il exorcisait les esprits de ses ennemis, il déclame son indifférence envers « eux », mais plus le texte se délie, plus « leur » ombre, menaçante, s'étend. Rousseau ne parvient pas plus à se débarrasser de ses ennemis que de ses lecteurs.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 1024.

*Confessions* ». En un sens, il admet qu'il s'est trop confié et il laisse supposer qu'il ne s'est pas connu suffisamment quand il les écrivait. Cet aveu est troublant pour le lecteur, car non seulement le « moi » des *Confessions* paraît toujours quasi intrinsèque et transparent mais encore Rousseau affirmait la vérité absolue de ses *Confessions*. Lors de la rédaction des *Confessions* et des *Dialogues*, obscur était le monde extérieur qui environnait Rousseau, alors qu'en écrivant les *Rêveries*, celui-ci découvre l'obscurité dans son for intérieur. Disons qu'au début, il s'agissait pour Rousseau de « montrer<sup>36</sup> » à autrui une image de lui-même. Avec les *Rêveries*, Rousseau se distancie de cette spontanéité et s'applique à « se connaître » :

Alors en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention que je me rappelais avoir dites comme vraies dans le même temps où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiais ma sûreté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connais nul autre exemple parmi les humains<sup>37</sup>.

Dans la quatrième promenade, Rousseau s'étonne (ou bien feint l'étonnement) d'avoir découvert un aspect de soi dont il n'avait pas conscience. C'est ainsi qu'il affaiblit sa crédibilité et démentit partiellement ce qu'il avait cherché à défendre avec ses *Confessions*, parce qu'il n'est pas possible de « montrer » ce que l'on ignore.

Ce fait se rapporte aussi à l'opposition entre la vérité et le mensonge. Dans les *Rêveries*, Rousseau prend un risque en révélant qu'il lui arrive de mentir en dépit de sa devise « *vitam impendere vero* » ; cela veut dire que même légèrement et avec prudence, il modifie son principe de la vérité affiché dans ses œuvres précédentes. Cette plasticité sous-entend la découverte de l'aspect de soi ignoré de lui-même jusqu'alors.

La sixième promenade ramène à la difficulté de se connaître, éprouvée par l'auteur. Le texte s'ouvre ainsi : « [n]ous n'avons guère

---

<sup>36</sup> « Je veux *montrer* à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi » (*Les Confessions*, OC, tome I, p. 5). Nous soulignons.

<sup>37</sup> *Rêveries*, OC, tome I, p. 1025.

de mouvement machinal dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher<sup>38</sup> ».

Au début de cette promenade, l'auteur y introduit un épisode suggestif. Un jour, il trouve avoir « fait plusieurs fois machinalement le même détour », et après réflexion, en découvre enfin la cause. Il avait pris l'habitude de faire un détour à son insu, parce que l'idée de donner l'aumône à un petit garçon au cours de ses promenades en était venue à le gêner.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant : car rien de tout cela ne s'était offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappelé successivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais et premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étais longtemps figuré<sup>39</sup>.

Selon Marcel Raymond, Rousseau se rapproche de la notion de l'inconscient dans cette explication. Il accorde son attention à la difficulté du précepte « connais-toi toi-même<sup>40</sup> » à nouveau.

Nous pourrions y voir un changement d'attitude et de stratégie de persuasion envers les lecteurs. Dans *les Confessions*, Rousseau vise à se montrer tel quel, en racontant sa vie sous la forme de monologue. Après l'échec de cette tentative, Rousseau entreprend de se décrire de manière objective, dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*, sous la forme d'un dialogue entre les personnages de « Rousseau » et du « Français ». En vain, il espérait que la forme du dialogue puisse garantir son impartialité. Après ces deux projets tombés à l'eau, Rousseau recommence à écrire sur lui-même, mais cette fois-ci, en employant une méthode radicalement différente. Dans les *Rêveries*, il se décrit à travers une analyse de lui-même en train de s'analyser<sup>41</sup>.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 1050.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 1051.

<sup>40</sup> Il écrivait déjà cette devise dans l'ébauche des *Rêveries*. Ce fragment de l'ébauche laisse supposer que cette devise doit être l'un des thèmes principaux qu'il comptait traiter à travers les *Rêveries*. Voir *Ebauches des Rêveries*, OC, tome I, p. 1172.

<sup>41</sup> Cette superposition se fait jour dès le commencement de son projet de l'autobiographie : « [e]n me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au

Strictement parlant, la devise « connais-toi toi-même » n'aurait pu exister ni dans *les Confessions*, ni dans les *Dialogues*. En effet, dans ces deux textes, l'auteur se montre, s'explique et se justifie en mettant en scène un soi d'emblée transparent, tandis que dans les *Rêveries*, il cherche à montrer l'exploration minutieuse de soi plutôt que le moi transparent.

## Conclusion

La première question que nous nous sommes posée était de savoir si les *Rêveries* de Rousseau délaissent totalement son lecteur. À travers un examen du texte, nous avons cherché à démontrer que les *Rêveries* ne sont pas dépourvues de destinataire. Dans ce texte, Rousseau ne rompt en aucun cas la chaîne qui le lie aux lecteurs à partir de sa rédaction des *Confessions*. Toutefois, le lien entre l'auteur et le lecteur n'y est pas aussi visible dans les *Rêveries* que dans ses autres textes autobiographiques. Rousseau ne s'adresse plus à ses lecteurs directement ; cette fois il fait entrevoir des signes vagues pour faire connaître qu'il n'oublie pas de lecteurs.

Ensuite nous avons montré que cette attitude ambiguë se rapporte à un changement stratégique. Dans les *Rêveries*, Rousseau avoue la difficulté inhérente à la tâche de se connaître soi-même, et par ce fait, modifie la finalité de son entreprise d'écriture. Plutôt qu'une énième image de soi, ce qu'il dépeint se rapproche d'une quête de soi.

On peut sans doute avancer que Rousseau chercha dès lors à partager le processus de la quête de soi avec ses lecteurs. En ce sens, la devise « connais-toi toi-même » tient une place essentielle dans les *Rêveries*.

Il faut se garder d'adopter une vue évolutionniste. Les *Rêveries* ne sont pas supérieures aux autres textes autobiographiques qui le précèdent, c'est simplement la méthode qui différencie ces trois

---

moment où je l'ai décrit » (*Les Confessions*, Préambule de manuscrit de Neuchâtel, OC, tome I, p. 1154). Mais à ce préambule il s'agit plutôt du style et du ton de l'écriture que de l'analyse de soi.

textes. Toutefois il est indéniable qu'à travers l'emploi de cette méthode, l'auteur se contredit lui-même, par rapport à ses œuvres précédentes (comme nous avons vu en analysant des quatrième et sixième promenades).

À partir de ces observations, nous supposons que l'auteur des *Rêveries* invite ses lecteurs à l'intérieur d'une sphère plus intime que celles des *Confessions* et des *Dialogues*. Dans ces deux textes, Rousseau suppose la vérité de son « moi » spontanément : afin de la transmettre au lecteur, il suffit de se représenter et s'exposer, ce qui induit une relation mi-intime et mi-personnelle entre l'auteur et ses lecteurs. Dans les *Rêveries*, Rousseau prend la place d'un artiste qui se peint.

Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités ces mêmes promenades solitaires qui me sont aujourd'hui si délicieuses m'étaient insipides et ennuyeuses. [...] loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portais l'agitation des vaines idées qui m'avaient occupé dans le salon ; le souvenir de la compagnie que j'y avais laissée m'y suivait<sup>42</sup>.

Souvenons-nous que dans *les Confessions*, Rousseau se souvient souvent de son désir des promenades solitaires pour se dérober aux amis prétendus qui lui sont gênants<sup>43</sup>. Les confidences de la sorte attirent le lecteur en créant un sentiment d'intimité et de complicité par le dévoilement du secret (son déplaisir dissimulé en compagnie de ses camarades et l'envie de la fuite). Dans le passage ci-dessus, tiré de la huitième promenade, il s'enhardit un peu plus et révèle qu'il ne se consolait pas de l'ennui même s'il s'échappait de ses amis,

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 1083.

<sup>43</sup> « Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'était presque sans la goûter ; et ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisaient qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques, dont je n'entrevois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étais si ennuyé de salons, de jets d'eau, de bosquets, de parterres [...] ; j'étais si excédé de brochures, de clavecin, de tri, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que quand je lorgnais du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré [...] » (*Les Confessions*, OC, tome I, p. 412).

ce qu'il n'a pas osé l'écrire dans *les Confessions*. Rousseau s'y propose de faire apercevoir la mélancolie qu'il a masquée lors de la rédaction des *Confessions*. C'est ainsi que dans les *Rêveries*, il dévoile un intérieur autrement qu'auparavant, peut-être à un degré plus profond, en ce sens qu'il raconte ce qui est caché au cours de la confidence dans *les Confessions*, à savoir la morosité qu'il n'a pas pu apaiser même loin de tumulte.

Le détachement avec lequel Rousseau ouvre des *Rêveries* (« [m]e voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même ») pourrait alors se revêtir d'une autre signification que le simple délaissement du lecteur. En effet, on peut aussi interpréter ce détachement comme une attitude symbolique, celle de former une sphère intérieure à un degré extrême, qui n'inclurait plus que l'auteur lui-même. Cette même attitude introduit secrètement le lecteur au cœur des *Rêveries*. Ainsi, celui-ci rend complice le lecteur, le faisant glisser à l'intérieur de sa sphère intime et personnelle. Bien que les *Rêveries* soient supposées sans destinataire, cette œuvre autobiographique cherche bel et bien à (re)créer un lien entre l'auteur et ses lecteurs, à un niveau de profondeur sans précédent, grâce à de nouveaux procédés narratifs et rhétoriques.